

Sol, un clown asexué? C'est à voir!

Caroline Garand

L'évaluation des apprentissages

Number 111, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56287ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Garand, C. (1998). Sol, un clown asexué? C'est à voir! *Québec français*, (111), 68–70.

Sol un clown asexué ?

C'EST À VOIR !

PAR CAROLINE GARAND*

S'il est un trait distinctif de Sol sur lequel tout le monde s'entend et que l'auteur mentionnait encore récemment, dans une entrevue accordée à *Infolangue* (printemps 1998, p. 7), comme étant l'essence même de son personnage, c'est bien la naïveté : « Le personnage de Sol est essentiellement naïf, comme pouvait l'être Charlot. Je refuse de faire dire n'importe quoi à Sol, mais je peux tout lui faire dire, à cause de sa naïveté. Il n'a pas changé au fil des années ». De cette affirmation de Favreau, je retiendrai deux points : l'idée de la naïveté et celle de la non-évolution du personnage, et tenterai de démontrer, en utilisant le premier au profit de l'étude du second, que Sol n'est pas resté aussi enfant que l'on veut bien le croire. Les fragments textuels choisis à titre d'exemples proviendront principalement des monologues « Le solide terre », « Couchemard sur une psychatalogne » et « Cinémalomanie », tirés respectivement de *Esstradinaiement vautre*, de *Rien détonnant avec Sol !* et de *Je m'égalomane à moi-même... !*.



Il est possible de retrouver quelques extraits qui peuvent être mis sur le compte d'un ou de plusieurs accidents lexicaux et qui témoignent d'une grivoiserie inhabituelle chez Sol. Privilégiant plutôt le fait social, Sol se commet rarement ni dans le personnel, ni dans le sexuel, et cette omission thématique va en s'accroissant au fil des spectacles et des recueils de monologues. En fait, après « Cinémalomanie », Sol ne fera plus mention de ses relations avec les femmes, quelles soient réelles ou imaginaires. Son propos, qui se situait souvent dans l'anecdotique dans les premiers recueils, devient, après *Je m'égalomane à moi-même... !*, beaucoup plus philosophique et universel. Point de rupture, « Cinémalomanie » présente un Sol qui frôle les limites de l'orgasme, la dimension orgasmique du monologue étant particulièrement évidente, en raison du rythme privilégié et des interjections ajoutées, dans la version orale enregistrée, *Le retour aux souches*, un coffret contenant des extraits de spectacles présents entre 1973 et 1994.

Mais, avant « Cinémalomanie », Sol s'était déjà abandonné à des divagations romantiques, ou du moins féminines, donnant lieu à des lapsus à connotation sexuelle. Le premier des deux cas, « Le solide à terre », s'inscrit dans le recueil *Esstradinairement vautre* qui marque l'entrée de Sol dans l'univers adulte des spectacles solos, par opposition à l'univers enfantin des émissions télévisées où il évoluait auparavant. Paru aux Éditions de l'Aurore en 1974, un an après le début des spectacles solos, *Esstradinairement vautre* est, pour Sol, le lieu d'une définition et d'une qualification le plus fréquemment négatives de lui-même. Au hasard des sujets qu'il exploite, Sol raconte l'histoire de sa vie, et « Le solide à terre » est une mise en lumière qui justifie, par différentes anecdotes biographiques, sa vision un peu alarmiste des relations de couple : « Alors là je dis à tout le monde / attention / c'est très énormément important / il faut se souvenir / la vie avec une femme c'est plein de puérils » (p. 138). Débutant par une affirmation générale, « j'ai l'air de rien comme ça / mais les femmes je les connais / ouille oui / c'est pas parce que je suis pas marin / que je connais pas les femmes / je les connais drôlement » (p. 117), ce monologue part de la naissance de Sol et de son rapport avec sa mère pour expliquer le statut volontairement choisi de « solide à terre » (p. 138) du personnage. La narration succincte de l'expérience maternelle lui permet, en premier lieu, de contredire l'image asexuée que le public avait, et conserve toujours malgré tout de lui : « j'ai eu une enfance mâle et heureuse » (p. 119). Puis, survient l'obligation de fréquenter l'école, fréquentation qui, dans son cas, s'est limitée à une demi-journée, et qui a amené son lot d'émotions : « j'avais le cœur qui pilpait / et les spatules qui grelottaient / j'étais tout tumide devant la demoiselle / faut dire que c'était ma première maîtresse alors » (p. 120). L'allusion à l'humidité causée par la présence de la maîtresse d'école est le premier jeu de mots de Sol que l'on peut qualifier de grivois. Grivoiserie, certes bien timide, et qui le



demeure dans la suite du monologue. En fait, dans le récit d'une autre expérience, le propos de Sol relève plutôt d'un humour touchant parce que parfaitement candide. Ainsi le prétexte de l'école en tant qu'institution l'amène à parler d'une autre école, la « frissonnière » (p. 126), le lapsus étant plus que révélateur quant à la nature de l'activité en question.

L'instauration du référent sexuel amène Sol à privilégier plus spécifiquement le récit de relations moins chastes : « c'est plus tard / très plus / que les vraies femmes ont entré dans mon excitation » (p. 126). Même si, dans sa réalité biographique, la concrétisation matérielle de l'expérience sexuelle ne semble pas avoir eu lieu, le personnage se définit lui-même comme éveillé au désir charnel, et c'est cet éveil qui l'a poussé à faire tout d'abord de « l'observing » (p. 127), puis du « suiving » (p. 127). Les hommes qui faisaient du « suiving » à cette époque prenaient bien soin de glisser « une arrière-pensée à [leur] boutonnière » (p. 130).

Le rythme accéléré de la vie et la multiplication des femmes ne sont pas les seules difficultés observées par Sol à la recherche d'une conquête. En effet, il souligne aussi le fait que, bien souvent aujourd'hui, « on est pas sûr qui on suit / ça dépend de la mode / des fois c'est équivoque » (p. 131). D'ailleurs, la crainte de se méprendre sur la féminité de l'objet du « suiving » lui a fait délaisser cette activité. C'est pourquoi il dit préférer désormais voir les gens « venir de fastre » (p. 131). C'est de cette façon qu'il a connu le phénomène du coup de foudre. S'attachant dès lors à une anecdote concrète, il

poursuit son monologue par la description de « Sollange / avec deux ailes bien sûr » (p. 132). Dans cette description, les jeux de mots à connotation sexuelle alternent avec d'autres, plus innocents. S'il parle, en toute candeur, de ses « deux grandes paupiettes qui battaient / sur ses grands yeux au miroir » (p. 132), il fait aussi mention de « sa vitrine de pigeon » (p. 132). De même, s'il la qualifie dans un premier temps de « belle grande grassouilleuse esstradinaire vermouilleuse sensationnelle » (p. 132), il insiste par la suite sur ses charmes en disant qu'elle a « un érotique / une langoureuse » (p. 132). Délaissant momentanément Sollange, il s'attarde à l'effet que suscite chez lui la femme en question, et, alors, le propos se fait plus cru : « tout de suite j'ai senti mon inflation » (p. 133), pour revenir peu après dans un registre qui répond mieux à l'image que véhicule habituellement le clochard de Favreau : « tout de suite je me suis sentimental » (p. 133).

« Le solide à terre » est le seul monologue, dans toute la production de Favreau, qui exploite le thème des relations amoureuses dans leurs dimensions émotive et charnelle. Ainsi, si le monologue « Coupe tes ficelles » aborde ce thème, il le fait dans le but d'énoncer l'aliénation qui est bien souvent le lot de la femme dans le couple. En revanche, « Couchemard sur une psycatalogne », après la longue narration, faite à une psycatalogne (*Rien détonnant*, p. 146) bienveillante, d'un rêve particulièrement délirant de Sol, se conclut par un paragraphe où, pour la seconde fois, à travers le rêve, Sol est confronté à la possibilité de donner corps au désir. Mais gardant peut-être le souvenir de l'aboutissement cauchemardesque de son rêve précédent, il refuse de recommencer l'expérience : « Et quand elle a voulu que je passe / avec elle l'après-méditation en transe et en dentelle / là j'a eu peur / et encore pluss peur quand elle dit qu'on ferait aussi / de la dynamite de krupp ! / Alors là non j'a dit non et je m'a sauvé » (p. 151).

Après cette fuite, il faut attendre « Cinémalomanie » pour entendre de nouveau Sol parler du désir de la femme. Ce monologue semble la conclusion logique de l'étude socio-économique du Québec des années 1980 de Sol, dans « *Je m'égalomane à moi-même... !* ». Au terme d'un parcours qui l'a amené à parler de la domination sous ses différents aspects, Sol, qui se trouve en compagnie d'une trop confiante marionnette, lui explique les dangers qui la guettent, en prenant comme exemple l'industrie du cinéma. Décrivant les manœuvres malhonnêtes du « profiteur de cinématrograve » et de ses acolytes, « l'obcénariste », le « caméramanique » et le « cinéastucieux » (p. 151), Sol décide qu'il ne peut laisser la demoiselle seule aux mains d'une telle bande de « pros créateurs » (p. 151) et surgit sur le plateau de tournage, dans un nuage de poussière, comme « l'alcôvedette » (p. 155). C'est à ce moment que s'amorce le délire amoureux qui le mènera au bord de l'orgasme. Ses lapsus, tout d'abord bien innocents, dans le genre « allons mener mener sur la bucolline » (p. 156), deviennent de plus en plus explicites : « Notre amour sera pour quatorze ans et pluss... ! » (p. 156). Mais la domination amoureuse dans laquelle il se complait n'est pas sans risque et, dans ce cas, suscite un désir de domination généralisé. Laisant la demoiselle « en haut de [sa] tour infernale où elle est fondue enchaînée », Sol s'en prend au reste du monde : « Et je deviens avide / avide avide avide de goliath... / je me cuirasse le potemkine... / je dresse l'ours à carpathe / et je le raspoutine... ! / Et je grandis... je gran-

dis... / j'ose ! je grandiose... ! / Je m'égalomane à moi-même... ! »

Si l'on compare formellement « Cinémalomanie » aux deux autres monologues où Sol exprime le désir de la femme, on peut voir se profiler une certaine transformation dans le mode d'appréhension du monde du personnage. Ainsi, dans « Le solide à terre » et « Couchemard sur une psycatalogne », on peut remarquer que les fragments amoureux s'articulent dans le cadre de rêves, tandis que, dans « Cinémalomanie », on assiste à une mise en scène volontaire de la part du personnage. La première divergence apparaît donc à travers une accentuation de la responsabilité de Sol dans l'expression des instincts sexuels : dans les deux premiers textes, le sujet s'impose à lui alors que, dans le second, il s'y dirige librement. La divergence se retrouve encore dans la manière dont est abordée verbalement la question.

Conclusion

En passant d'une description à la troisième personne où la femme est objet du discours à une mise en scène où il s'adresse à elle à la deuxième personne, Sol affirme dès lors, dans une certaine mesure, qu'il est parvenu à un stade où il peut assumer sa sexualité. À partir de là, il est légitime de croire qu'auparavant le désir de Sol pouvait s'apparenter à celui d'un enfant qui assure innocemment que, plus tard, il va se marier. De façon plus claire, à la lumière de la rupture exprimée dans « Cinémalomanie », Sol connaît, dans « Je m'égalomane à moi-même », un stade de son évolution qui voit une prise en charge de son identité s'articulant à travers une période de crise et, en ce sens, le recueil peut être considéré comme le lieu de l'adolescence de Sol ou, pour poursuivre l'isotopie sexuelle, le lieu de sa puberté. Cette hypothèse est appuyée de manière éclairante par la version orale du monologue où Sol, au summum de son délire orgasmique, juste avant de sombrer dans la mégalomanie, ajoute, entre « je grandiose » et « je m'égalomane à moi-même », la phrase suivante : « je dépasse la stature de la puberté ». Bien qu'il s'agisse d'une image concernant l'ensemble du phénomène Sol plutôt que d'un constat factuel mettant en lumière une réelle transformation hormonale, ce lapsus, plus que révélateur lorsque attribué à l'auteur plutôt qu'à son personnage, pourrait bien démontrer que, malgré ses multiples affirmations voulant que Sol n'ait pas évolué au fil des ans, Favreau est peut-être en partie conscient de la transformation de Sol.

* Étudiante au doctorat à l'Université Laval

Bibliographie

Favreau, Marc, *Esstradinairement vautre*, Montréal, Les Éditions de l'Aurore, 1974, 149 p.

———, *Rien détonnant avec Sol*, Montréal, Stanké, 1978, 173 p.

———, « *Je mégalomane à moi-même... !* », Montréal, Stanké (collection « 10/10 »), 1986, 179 p.

Garand, Caroline, « L'art du trompe-l'œil dans "*Je m'égalomane à moi-même... !*" de Sol ou C'est pas passqu'on dialecte ensemble qu'on se compréhensionne », *Mémoire de maîtrise ès arts*, Québec, Université Laval, 1996, 112 f.

Moisan, Daniel, « L'univers Sol. Entrevue avec Marc Favreau », dans *Infolangue*, printemps 1998, p. 6-8.